

« Schluss ? », superbe dernier roman de Walter Kempowski, mort en 2007, décrit la ruine de l’aristocratie prussienne à la fin de la guerre

La Prusse au crépuscule, anti-épopée

NICOLAS WEILL

Il y a peu d’œuvres qui épousent autant le destin de l’Allemagne au XX^e siècle que celle de Walter Kempowski (1929-2007), très populaire dans son pays, mais quasi inconnu en France. *Schluss?*, son dernier roman, paru en 2006, se présente, à l’instar de presque tous ses autres écrits, comme la chronique par excellence d’un basculement tragique, à la toute fin de la seconde guerre mondiale, d’un univers à l’autre, du III^e Reich à un paysage de ruines. Il raconte à sa manière l’exode de millions d’Allemands en direction de l’Ouest, chassés par l’avancée des Russes. Ce drame, qui a marqué et marque encore l’Allemagne, ne suscite guère de compassion ailleurs, tant les atrocités nazies en oblitèrent la mémoire. Avec tact, ce récit de la famille von Globig, dispersée et jetée sur les routes tandis qu’agonise la vieille Prusse, évite d’ailleurs de créer une empathie suspecte, susceptible de contrebalancer l’horreur de l’ère nazie. On peut à cet égard s’étonner du choix pour la version française d’un titre en allemand, *Schluss?* (« conclusion ? »), substituant une interrogative à un titre original, *Alles umsonst* (« tout cela pour rien »), bien plus parlant et plus résolu.

Car le grand mérite de *Schluss?* est bien de décrire l’effondrement d’une société séculaire, celle des aristocrates prussiens – les Junkers – à travers une infinité de

détails intimes, saisis avant la destruction définitive, mais ne faisant sens qu’une fois celle-ci survenue. L’essentiel de la narration a pour cadre le domaine délabré de Georgenhof, peu de temps avant le départ forcé. Une atmosphère tchékhovienne d’abandon, celle de *La Cerisaie* (1904), y règne, mais remise dans le contexte de l’apocalypse menaçante. On retrouve l’ambiance feutrée des maisons de maître prussiennes, telles qu’on les voit campées dans la première partie des *Somnambules*, d’Hermann Broch (1930-1932 ; Gallimard, 1957). Mais, ici, le paysage est comme saisi en un ultime cliché avant dissolution.

Effet de réel

Walter Kempowski, lui-même issu d’une famille aisée d’armateurs de Rosstock, vécut ces convulsions et subit de plein fouet les tourmentes de l’Allemagne vaincue et divisée. Accusé par les Soviétiques d’espionnage au profit des Américains, il passa plusieurs années incarcéré en République démocratique allemande, avant de pouvoir émigrer à l’Ouest, où il devint enseignant et pédagogue, puis auteur à succès. *Schluss?* représente un bon échantillon de son écriture, faite de collages. L’effet de réel est engendré par la juxtaposition d’une infinité de scènes brèves, jetées dans un style laconique et souvent sarcastique, comme saisies sur le vif. On retrouve cette passion de collectionneur de faits caractéristiques dans la reconstitution de l’histoire allemande au temps du nazisme, qui a occupé une grande partie de sa vie littéraire, *Echolot* (« sonde acoustique », 2005, non traduit), fresque de

3 000 pages en quatre volumes, composée de documents, d’extraits de journaux, de correspondances, etc.

Dans *Schluss?*, les objets collectés et chargés de symboles jouent à égalité avec les personnages. Les bottes à tige du « surveillant » nazi de la localité, Drygalski, deviennent la métaphore du flicage auquel ce petit chef soumet le domaine des von Globig, harcèlement qui relève aussi de la revanche de classe, et se révèle d’autant plus insidieux que la fin de règne est proche, sans que les protagonistes en aient conscience. Les jumelles du petit Peter von Globig, le fils de 12 ans, enfant solitaire et réticent à s’intégrer aux Jeunesses hitlériennes et qui n’aime rien tant que se percher dans la cabane construite dans un arbre du parc, matérialisent, à l’inverse, la distance spatiale et mentale qui le séparera pour toujours de son paradis saccagé.

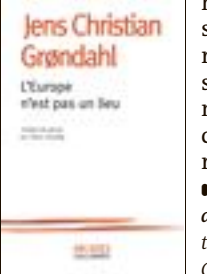
Dans ce climat où tous jouent la comédie de la normalité, du maintien de mœurs « convenables » et de la culture conservatrice et bourgeoise Biedermeier, alors que tout explose, se détache la figure mystérieuse de Katharina von Globig, émouvante épouse délaissée, dont la beauté silencieuse domine le roman. Comme les autres, sa vie l’a mal préparée au dénouement tragique, mais, à la différence de tous ceux qui l’entourent, elle se laisse finalement gagner par une forme de solidarité, quand l’occasion se présente d’aider un fugitif. Lumignon d’espoir un peu irréel, au cœur des décombres. ■

SCHLUSS ?
(*Alles umsonst*),
de Walter Kempowski,
traduit de l’allemand
par Olivier Mannoni,
Globe, 364 p., 23 €,
numérique 17 €.

Jens Christian Grondahl en mouvement

On ne peut se sentir citoyen du monde sans se sentir citoyen de son propre pays. Tel est le credo du romancier danois Jens Christian Grondahl. Le genre de son nouveau livre ? Des « méditations en mouvement », avec la dimension oxymorique que cela implique. L’auteur se déplace entre le Danemark (la patrie) et l’Italie (l’Europe) dans l’espace – à pied, en voiture, à vélo – et dans le temps, en se remémorant les événements et rencontres qui ont compté pour lui. Mais surtout en allant et venant entre Albert Camus et Jean-Paul Sartre. Grondahl décortique leurs célèbres controverses pour essayer de voir clair dans les droits et devoirs de l’écrivain et, plus largement, de tout intellectuel. La responsabilité, l’engagement, les partis pris politiques (ou leur absence) sont autant de jalons de sa réflexion. Une réflexion littéraire parfois désordonnée, comme secouée par les aspérités du chemin emprunté, mais qui, dans l’ensemble, réussit à maintenir le cap fixé : prouver que l’Europe est un lieu de rencontres. ■ ELENA BALZAMO

► **L’Europe n’est pas un lieu** (*Europa er ikke et sted*), de Jens Christian Grondahl, traduit du danois par Alain Gnaedig, Gallimard, « Arcades », 190 p., 18 €, numérique 13 €.



Sam Shepard fragmenté

Retiré dans la région de Santa Fe, au Nouveau Mexique, un homme au soir de sa vie raconte des bribes de son existence. Ecrivain et acteur, ce double à peine masqué de Sam Shepard (1943-2017) évoque surtout les femmes avec lesquelles il n’a pas réussi à se ranger : son ancienne épouse, sa jeune amante – une « maîtresse-chanteuse » qui entend publier leurs conversations téléphoniques – ou encore Felicity qui, adolescente, fut la maîtresse de son père avant de devenir son initiatrice. Dans cet ensemble de fragments, où transparaît la poésie sombre d’un quotidien marqué par la solitude et la traversée des grands espaces, l’auteur jette un regard mélancolique sur un passé nourri d’excès avant que

le désir d’échapper à New York ne le sauve. A la croisée du journal intime, du théâtre et de la rêverie, ces chroniques des jours qui fuient, hantés par le souvenir du père, sonnent comme le récit pudique d’une chasse aux démons intimes. ■

ARIANE SINGER
► **Ce qui est au-dedans** (*The One Inside*), de Sam Shepard, traduit de l’anglais (Etats-Unis) par Bernard Cohen, Robert Laffont, « Pavillons », 224 p., 21 €, numérique 15 €.



Un Amstellodamois à Venise

D’une ville bâtie sur l’eau à une autre. Le grand écrivain néerlandais Cees Nooteboom rend un bel hommage à la Sérénissime

FLORENCE NOIVILLE

C’est un humaniste comme il n’en existe plus, un homme qui croit en l’Europe et parle presque toutes ses langues, un écrivain curieux de tout, et dont l’érudition donne le tournis. A 87 ans, le Néerlandais Cees Nooteboom est l’auteur inclassable d’une œuvre qui ne l’est pas moins, une quarantaine de livres traduits en français, allant des romans philosophiques aux essais sur l’art, en passant par un volumineux corpus poétique que l’on découvre seulement en France. Sans oublier de très nombreux récits de voyages, car Cees Nooteboom a toujours eu des fourmis dans les jambes. Du Spitzberg à La Havane, de Minorque au Japon, il a passé sa vie à quadriller la planète, hanté par les grandes questions métaphysiques, toujours en quête d’ailleurs.

Il est un lieu, pourtant, où ce nomade impénitent retourne sans cesse depuis cinquante-six ans : Venise. Pourquoi lui, l’Amstellodamois, l’homme de l’eau et des canaux, est-il aimanté par cette autre cité de « chemins liquides », cette autre « absurde combinaison de puissance, d’argent, de génie et d’art supérieur » ? D’où vient cette allégresse qui s’empare de lui à la vue de « cette eau noire, frottée de mort, polie comme le marbre d’un tombeau » ? Ce mélange de « ravissement et de trouble » qui jamais ne se dissipe ? Ce sont les questions auxquelles il tente de répondre dans *Venise. Le lion, la ville et l’eau*, pieux hommage à la Sérénissime, ponctué de

photographies de sa compagne, Simone Sassen.

Sur les pas de Casanova, d’Henry James, de Thomas Mann ou d’Ernest Hemingway, armé d’une carte détaillée de la lagune – ce qui ne l’empêche pas de se trouver maintes fois, telle « une mouche prise dans la toile », devant un mur aveugle ou « une eau sans pont » –, Nooteboom vagabonde, revient sur ses pas, musarde, s’arrête, écoute, s’émerveille. Devant un Tintoret de l’Accademia, devant les tombeaux des doges empilés dans l’église des Frari, ou quelques modulations grégoriennes entendues à San Giorgio... Mais aussi devant des choses bien plus simples : la couleur des briques au fil de leur désagrégation, un trèfle d’eau, un minuscule café où il fait bon lire le *Gazzettino*, ou encore un groupe de Japonais risiblement égaré sur un campello où il n’y a « rien à voir ».

Les noms sont des poèmes

Pour cet homme du Nord pétri de culture classique, les noms sont des poèmes : Calle della Madonna, Fondamenta dell’Osmarin, Fondi dei Sette Morti... Savantes ou populaires, touristiques ou oubliées, toutes les Venise l’attirent. Il respire les cyprès de San Michele, où reposent Brodsky, Stravinsky et Diaghilev, il admire « l’écho byzantin » de la cathédrale de Torcello, il redécouvre le cimetière juif du Lido où « les tombes ont conclu avec la nature un pacte saisissant d’assistance mutuelle », il lit enfin, dans les « meurtrissures des pierres », des références au chef-d’œuvre de Giorgio Bassani, *Le Jardin des Finzi-Contini* (Gallimard, 1964).

Il n’y a ni début ni fin dans *Venise. Le lion, la ville et l’eau*. Digressions, souvenirs, anec-

EXTRAIT

« Dans mes pérégrinations à travers la ville, je rencontre partout le lion, en bois, en bronze, en marbre, en plâtre (...). Au fil des ans, j’ai constitué une collection de photos, les différences sont époustouflantes. Quand on regarde bien, celui de la piazzetta a un visage de vieillard courroucé, perché sur un haut col babylonien (...). Le jour où Venise s’abîmera dans les eaux, tous les lions s’envoleront en une escadrille mortelle, ils tournoieront une dernière fois autour du campanile en vrombissant comme cent bombardiers, puis disparaîtront en survolant la lagune, telle une immense éclipse de Soleil. »

VENISE. LE LION, LA VILLE ET L’EAU, PAGE 168

dotes, commentaires d’œuvres d’art ou scènes historiques : on flâne au hasard dans ces pages comme on le ferait dans les venelles vénitiennes. Et l’on y puise, non pas la mélancolie que le XIX^e siècle a tant voulu attacher à cette ville, mais plutôt une force vitale nouvelle. Une foi renouvelée dans le pouvoir revigorant de la beauté. ■

VENISE.
LE LION, LA VILLE ET L’EAU
(*Venetij. De leeuw, de stad en het water*),
de Cees Nooteboom,
photographies de Simone Sassen,
traduit du néerlandais
par Philippe Noble,
Actes Sud, 240 p., 25 €,
numérique 19 €.

CHRISTIANE TAUBIRA

RENTREE LITTERAIRE - 2020

© Boucha Jarrar



« C’est toute la Guyane qui est convoquée dans ce roman, mais aussi les questionnements du monde d’aujourd’hui. »

Olivia Gesbert, *France Culture*

« On connaissait son art oratoire. Il anime aussi ces pages. »

Nicolas Demorand, *France Inter*

« Une plongée poétique et sociale dans le cœur battant de l’Amazonie. »

Alice Augustin, *Elle*

PLON